

L'ANGOISSE

Je voudrais crier, pleurer, chanter ou bien rire,
Mais ma gorge se serre dans l'étau du temps
Qui se gélatinise, qui s'agglutine
Dans l'énorme entonnoir des espoirs étouffés.

De l'air, de l'air, de l'air.

L'atmosphère se morfond à vouloir retenir le souffle
De ces millions de cadavres en "sand-by",
Le regard déjà brillant
De la lumière noire de l'éternelle immobilité.
Mais, dans cette opacité
Où plus rien ne se passe,
Germe une fleur dont les parfums
Rappellent les lueurs des joies passées.

Et c'est l'espoir.
Le douloureux espoir,
Faible opium du réel désespoir,
De la peur de ne rien voir éclore,
Que les vagues visqueuses et grises de la tristesse.

Les rochers des illusions se sont un à un effrités
Ils se mélangent maintenant au sel de cette eau qui m'inonde,
Et qui cautérise mes plaies dans d'affreuses douleurs.

De l'air, de l'air, de l'air.

La lumière ne résonne plus,
Elle attend un appel.
Mozart s'est épuisé sur son Requiem,
Beethoven me gueule un Hymne à la Joie,
Et moi j'étouffe, j'étouffe.
J'attends un appel,
Un appel qui ne vient pas.
Mais je ne peux me résoudre
À ne pas attendre, attendre, attendre.
Et c'est ça l'angoisse.

De l'air, de l'air, de l'air.

Septembre 1983